

REEL ET REPRESENTATIONS LINGUISTIQUES

Mardi 25 octobre 1983

Pour simplifier les choses, disons que la notion de forme peut être considérée de deux points de vue, selon deux axes. D'un côté, nous avons la **morphologie** au sens traditionnel du terme, i.e., les caractéristiques morpho-syntaxiques ou strictement morphologiques dans une langue à déclinaison, etc. et c'est essentiellement sur ces considérations d'ordre morphologique (à chaque fois que je dis morphologique, c'est toujours morpho-syntaxique) qu'est fondée toute une partie de l'analyse distributionnelle classique. D'un autre côté, nous aurons une forme que j'appellerai forme abstraite : **abstraction** - sur laquelle nous allons revenir dans quelques instants, et qui dans ce cas est en fait une construction à partir des phénomènes morphologiques qui ont d'abord été isolés par une démarche distributionnelle de type classique. Cela veut dire que, que cela nous plaise ou non, nous n'échapperons pas à une première étape qui est la collecte de données : l'observation ne se fait jamais de façon brute mais est toujours une démarche qui par-delà des contraintes techniques selon les problèmes dont vous vous occupez, suppose, entraîne des considérations théoriques qu'on ne peut évacuer. Il y a toujours une théorie des observables. Un des points difficiles c'est qu'il est à peu près impossible, sauf si justement vous donnez une théorie, de se dire à un moment donné : 'J'ai fait de bonnes observations de façon exhaustive.' En fait, qu'est-ce qu'une bonne observation ? Qu'est-ce qu'une observation exhaustive ? Il est toujours possible d'avoir un Nième exemple, un locuteur qui vous contredise, un dialecte qui viendra à l'encontre. Vous avez toujours la possibilité pour quelqu'un de dire 'Moi, à partir de certaines manipulations d'énoncés, je ne sais plus de quoi vous parlez, personne ne dirait jamais cela', donc ça ne le satisfait pas et vous voyez que de ce point de vue-là, on n'est vraiment pas dans la situation de quelqu'un qui à un moment donné dirait : 'J'ai 'capté' comme on peut capter un phénomène à un moment donné, j'ai analysé, je regarde une photographie et je suis satisfait de ce que me donne à un moment donné mon observation ; je considère qu'elle est stable'. C'est une des grandes difficultés. Ça ne veut pas dire qu'on la fait disparaître. Il faut donc l'avoir toujours en tête, et se donner un cadre toujours très précis, même si parfois l'énoncé est faux. Mais ce qu'il y a de remarquable aussi, et c'est une sorte de contrepartie, c'est que, sur des phénomènes dont on aurait pu penser qu'ils avaient déjà été bien étudiés en détail, on s'aperçoit très souvent à partir d'une démarche théorisante que des tas de phénomènes que personne n'avait jamais observés apparaissent brusquement ; et même une fois que votre attention a été attirée, vous en rencontrez à chaque observation que vous faites et vous vous demandez comment on a pu laisser de côté tout un ensemble de phénomènes qui apparaissent comme nettement assis. Mais quels que soient les aléas de votre recherche de toute façon vous êtes obligé de faire ce qui a été fait finalement dans l'analyse structurale classique, relayée par l'analyse distributionnelle, relayée par une analyse à l'origine de type transformationnel mais qui maintenant sont les biens communs de toute la linguistique. Il y a tout de même eu un certain nombre de changements qui se sont effectués, en particulier dans l'analyse structurale traditionnelle classique. On travaille sur des phrases,

des énoncés, des 'suites' pour rendre le terme de 'String' de Harris par ex. - on travaille sur du texte attesté - lorsqu'on pratique des commutations, lorsqu'on construit des paires minimales de telle manière qu'on vérifie s'il y a bien une différence introduite par une commutation : on travaille bien sur des énoncés, des suites, des phrases qui sont possibles, sur cette forme du **possible** par excellence qu'est le **réel**. Ce qui a été ajouté, c'est la recherche dans ces manipulations **de ce qui est impossible** et après, on va rechercher ce qui bloque, ce qui empêche une phrase d'être acceptable ou non et quelles sont les manipulations supplémentaires qui vont faire que ça va redevenir acceptable.

On reste au niveau de ce que vous avez devant vous. Déjà vous vous apercevez que lorsque vous avez deux énoncés ou que vous vous fabriquez un carré d'énoncés de sorte que vous ayez trois possibles et un impossible :

Ex. : Le chien est un mammifère
 Les chiens sont des mammifères
 Un chien est un mammifère
 *Des chiens sont des mammifères.

On en fait la constatation pour pouvoir éventuellement en dire quelque chose. Un des points fondamentaux sur lesquels nous sommes tous d'accord c'est qu'on peut discuter sur à peu près tout (et même sur n'importe quoi !) mais dans un cas comme ça, c'est à la fois ce qu'on a **et** ce qu'on n'a pas. Et c'est cette construction qui vous fournit l'enseignement de la classe des possibles mais aussi des impossibles qui va être essentielle pour la réflexion que nous allons avoir par la suite. Le problème concerne toute la grammaticalité, l'acceptabilité, la possibilité ; il faut savoir si on travaille à intonation constante, à contexte explicite ou non. On pourra alors faire toutes les manipulations possibles et imaginables pour voir où sont les impossibles. C'est ainsi qu'on se construit des données de plus en plus proches par procédures strictes. C'est ensuite qu'il faut essayer de se représenter tout cela, d'où la nécessité de se construire toute une théorie de détermination. On peut partir de la construction d'un exemple grotesque, mais possible dans le cas d'un enfant découvrant qu'un chien fait téter ses chiots :

'Maman, maman, le chien est un mammifère'.

Il arrive aussi qu'un phénomène ne se retrouve pas dans d'autres langues et on a parfois parlé de 'tertium comparationis', i.e., troisième terme de comparaison pour rendre compte de phénomènes non congruents entre deux langues.

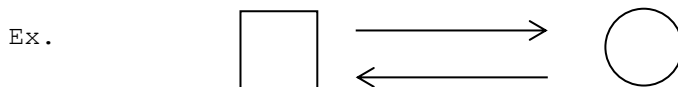
On voit donc bien là la nécessité d'introduire une procédure d'abstraction permettant d'intégrer tous les phénomènes.

☺☺☺☺☺☺.

Le second point que je voudrais aborder aujourd'hui, c'est le problème des **représentations**. Il y a ce que j'appellerai un premier niveau ou **niveau 1** auquel nous n'avons pas accès : il s'agit de **représentations mentales** : on se représente la réalité, on a une réalité imaginaire, ou bien encore ce qu'on revoit ; et nous n'avons accès à ces représentations mentales autrement qu'à travers nos actions, nos paroles, i.e. notre activité de langue. Comme je ne peux me fonder sur des

types de phénomènes qui ne sont pas de mon ressort ni du ressort de ma discipline (mais de la neurologie par ex.) parce que les critères, les procédures d'évaluation sont pauvres, je dirai que je n'ai pas d'accès direct - et cette position est d'ailleurs reconnue par tout le monde. Personne, même celui qui fait de la neurolinguistique, ne vous dira que ce qu'il fait, c'est de la linguistique : c'est une étude des phénomènes de langage à travers son point de vue de neurologue.

Ce que nous avons seulement, nous, ce sont des représentations, i.e., **du texte**. C'est le **niveau 2**. Ce texte est manifestement dans une certaine relation avec le niveau 1 mais cela ne nous indique pas dans quelle relation. Tout ce que nous savons c'est qu'il y a une activité et nous allons produire un coup de force, une décision. Nous allons ramener toute cette activité à un certain nombre d'opérations, nous allons décider que nous pouvons isoler des opérations parmi tout l'ensemble des opérations, (dont certains d'ordre biochimique), qui vont avoir une spécificité telle que nous aurons des opérations qui ne concernent que le linguiste et qu'on va appeler linguistiques. Dire que nous avons affaire à des représentations de représentations, c'est une sorte de jeu de mots sur représentation - au sens où l'on dit que ce terme 'représente' quelque chose - au sens de 'représentant' du peuple - au sens de 'It stands for'. Ce n'est pas une substitution terme à terme mais c'est tout de même dans une relation de représentation ; ce n'est pas une relation terme à terme au sens où l'on aurait une opération de détermination qui nous donnerait de façon unique, univoque, un représentant.



En linguistique vous n'avez **pratiquement jamais** affaire à ce type de relations : cela supposerait un certain codage ; je prendrais alors un manuel de décodage et je décoderais ce texte... Nous posons en fait d'un certain point de vue le problème de la relation événement/énoncé, on ne posera pas de relation immédiate entre l'énoncé et l'événement, sauf dans certains cas proprement ostensifs : Ex. : 'Tiens, une souris !' et vous montrez une souris. En dehors de cela nous poserons en principe qu'il n'y a pas de relation terme à terme entre les deux niveaux - le niveau 1 n'est pas homogène au niveau 2. Vous avez affaire à des phénomènes qui ne sont pas du même ordre. On peut aussi dire que tout texte dans une langue est beaucoup plus pauvre que ce que vous donne l'ensemble des opérations qui produisent ce texte. C'est aussi parce qu'il est pauvre qu'il va pouvoir produire cette grande richesse des relations inter-subjectives. On peut toujours dire devant du texte que les mots nous trahissent, qu'ils sont insuffisants pour traduire notre pensée, et d'un autre côté être en admiration devant cette inadéquation : c'est ce que l'on retrouve en poésie par exemple et qui peut produire des effets esthétiques.

Nous tirerons donc la conclusion suivante : n'ayant pas accès au niveau 1, et pas de relation d'homogénéité, de co-extensivité, d'immédiateté entre le niveau 1 et le niveau 2, cela veut dire que je ne peux pas remonter du niveau 2 au niveau 1. Le niveau 2 me permet de façon univoque d'avoir une bonne représentation de ce qu'est le niveau 1. Puis nous avons construit un niveau 3 qui est un **système** de représentation nécessairement **métalinguistique** qui va pouvoir être contrôlé car il va être dans une certaine relation par rapport à 2. Je construis un outil métalinguistique pour représenter les phénomènes textuels et je

peux le ramener à des systèmes de règles et d'opérations de telle manière qu'elles puissent rendre compte de la possibilité d'avoir tel type d'énoncés et de l'impossibilité d'avoir tel autre type d'énoncés, de la nécessité de traduire dans une autre langue en utilisant tel marqueur ou l'impossibilité d'utiliser tel autre marqueur.

Ce que nous **poserons**, c'est qu'il va y avoir une relation entre ce qui se passe entre 2 et 3 et ce qui se passe entre 2 et 1. J'espère donc qu'en travaillant sur la relation entre 2 et 3 je vais éventuellement pouvoir construire de façon simulée les opérations du niveau 1, i.e., reproduire la relation entre 1 et 2.

L'hypothèse construite fondamentale, c'est que l'activité de langage telle qu'elle apparaît à travers cette activité de production et de reconnaissance est une activité de production et de reconnaissance de **formes, au sens abstrait du terme** et non pas au sens morphologique. Le véritable problème est : Qu'est-ce que cette activité de production de formes ? Pourquoi les formes ont-elles les caractéristiques qu'elles ont pour pouvoir être à la fois produites et reconnues ? Ces formes ne sont pas le codage immédiat, direct, des unités sémantiques qui seraient opposées si j'ose dire terme à terme. D'un autre côté, nous voyons bien que nous produisons des agencements dont l'analyse de troisième niveau nous révèle des propriétés formelles qui permettent une stabilité et une 'plasticité' : l'ajustement, la rectification font partie intégrante de l'activité de langage ; les ratés de la communication font partie de l'activité de communication. Ça doit être intégré dans le modèle. Le point de vue que je soutiens ici, c'est qu'il y a des erreurs, comme éventuellement avec une machine, mais celles-ci ne sont **pas dues à une panne**. Il y a les conditions qu'on a appelées de *felicity*, i.e. communication réussie entre locuteurs. L'auditeur décode le message : l'information, la consigne a été reçue, bien reçue et exécutée. Ex. bien connu : celui des vérifications avant le décollage d'un avion = pour s'assurer que tout marche bien. Ce que disent les **pragmatistes** dans ces cas-là, c'est qu'il faut qu'il y ait un consensus sur le fait qu'on veut communiquer = postulat de coopération. On pose aussi qu'il y a nécessairement l'intention de signifier et en contrepartie l'intention de rechercher la signification de ce qui a été transmis. Ça peut être l'intention de rechercher la signification qu'a bien voulu y mettre celui qui vous a transmis, ou bien une signification derrière celle qu'à première vue vous pouviez déceler : cet ensemble de problèmes tourne autour de la duplicité, de l'acte manqué, du mensonge...

Toute une partie des postulats, les conventions de la pragmatique, avec une simplification nécessaire certes mais aussi de l'a priori d'ordre sociologique qui sont culturellement liés à une certaine pratique du langage, ont tranché et ramené l'activité de langage à une activité **claire** entre des gens qui veulent coopérer pour aboutir à un résultat que le premier voulait avoir en tête et que le second cherchait à dégager. Nous voyons bien que toute une partie des critiques qui ont été faites sont justifiées car tout cela est culturellement très marqué et que toute une partie de l'activité symbolique que nous avons va s'étendre même dans les domaines les plus aptes à avoir cette plus belle transparence.

La position adoptée avec '*felicity*', c'est que ça réussit (même dans certains cas ça peut échouer) et que l'on considère seulement les cas de réussite. La position que j'adopte, c'est que si ça réussit, ça réussira parce que cette réussite aura été conquise, elle ne sera pas d'emblée donnée : il y aura des ajustements, des ratés

éventuellement, et à un moment donné on repartira et on aboutira ainsi à ce qu'on peut appeler une communication réussie.

Il y a donc une certaine autonomie du symbolique par rapport aux événements représentés.

De plus l'interlocution telle qu'elle existe, c'est aussi la capacité de refuser l'interlocution, interrompre, déformer, rechercher l'accord sur un point autre que le premier que votre interlocuteur vous présente ; c'est cela la caractéristique du langage humain et, que l'on sache, elle ne se retrouve pas ailleurs.

Le problème de la **forme** est un problème auquel vous ne pouvez pas échapper. Dans une bonne partie des cas, la linguistique a été aux prises avec des problèmes de formalisation depuis pas mal de temps. Le premier à s'occuper du problème, c'est Jespersen avec *Analytic Grammar* qui a fourni un effort, maladroit certes, mais il a cherché à donner un système de représentation. Le livre a été traduit par A.M. Léonard et j'en ai écrit la préface.

Ensuite il y a eu un grand trou. Puis est venu Tesnière avec sa représentation par des stemma, puis avec Chomsky l'utilisation d'arborescences. Le problème du formel s'est posé vers les années 60-70 quand Harris a publié les *Papers on Formal Linguistics*. Le problème alors posé est : Comment avoir un système de représentation qui soit adéquat à représenter les suites textuelles et à représenter les opérations qui vont nous donner des agencements régulés ?

Ensuite nous avons eu l'informatisation avec le développement de l'intelligence artificielle qui a fait que la question de la construction d'un système de représentation métalinguistique est un problème qui s'adresse au linguiste en particulier ; l'informaticien qui travaille sur des problèmes de manipulation de langage introduit de simples codifications. Le linguiste aura une activité théorique et technique digne de ce nom et dans ce cas il ne sera pas débordé.

Le développement d'une démarche théorique est lié au développement d'une démarche de représentations.

Mardi 8 novembre 1983

J'ai été amené à insister sur deux points que beaucoup connaissent, soit qu'ils aient lu quelque chose de moi, soit qu'ils aient pu lire ce qui se fait en linguistique, ou qu'ils aient suivi des cours. Je voudrais indiquer ici un certain nombre de transformations qui se sont opérées au cours des 20-30 dernières années et qui à l'heure actuelle sont encore à l'œuvre. A mon avis elles vont introduire des transformations très profondes dans la linguistique telle qu'elle est en train de se faire. Un jour ou l'autre, le problème se posera (comme il se pose déjà dans certaines disciplines) de savoir à quel moment commence l'histoire de la linguistique : ceci est du ressort d'une discipline, l'histoire des concepts linguistiques, bien représentée à Paris VII où nous faisons une sorte de point à l'heure actuelle.

Les problèmes que je résume en ce moment sont des problèmes très généraux ; je vous dirai après, pourquoi j'ai adopté pour ma part une certaine attitude : je dois m'expliquer, je ne peux la donner comme une position simplement subjective qui me conviendrait. Ensuite on fera l'exposé détaillé.